

métaphysique est celle qui tient à l'essence même des choses; en d'autres termes, un fait est métaphysiquement impossible lorsque son existence entraînerait cette absurdité: être et ne pas être en même temps. Pour affirmer qu'une chose est métaphysiquement, absolument impossible, il faut avoir une idée parfaitement claire des termes que nous jugeons contradictoires. L'impossibilité physique ou naturelle d'un fait consiste dans l'opposition de ce fait avec les lois de la nature. Il importe de ne proclamer cette impossibilité qu'après mûr examen, la nature étant merveilleusement puissante, et ses secrets nous étant presque tous inconnus. Il n'y a point d'impossibilité physique pour Dieu; l'omnipotence divine n'a d'autre limite que l'impossibilité métaphysique. L'impossibilité morale ou ordinaire peut se définir ainsi: ce qui est en opposition avec le cours régulier des événements. Cette impossibilité n'a aucun rapport avec les deux impossibilités, absolue et naturelle; une chose moralement impossible ne laisse pas d'être possible absolument et naturellement. Nous disons qu'un fait est moralement impossible lorsque, dans le cours régulier des choses, ce fait ne se produit que très-rarement ou ne se produit jamais. Il est des faits impossibles dont on ne peut affirmer l'impossibilité absolue ou naturelle, et cependant nous sommes tellement certains qu'ils sont irréalisables, que l'impossibilité naturelle, l'impossibilité absolue elle-même ne sauraient produire en nous une certitude plus entière. Un homme a renfermé dans une urne un grand nombre de caractères d'imprimerie; il les mêle, les agite plusieurs fois sans ordre, et les laisse enfin tomber à terre. Est-il possible que, dans leur chute, ces caractères se trouvent disposés par hasard de manière à composer l'épisode de Didon. Non, répond instantanément tout homme en son bon sens. Voilà une impossibilité qui ne rentre, suivant Balmès, dans aucune des trois espèces dont nous venons de parler, et à laquelle il donne le nom d'impossibilité de sens commun.

Des questions de possibilité, nous passons aux questions d'existence. Nous pouvons, de deux manières, acquiescer la certitude de l'existence ou de la non-existence d'un être, par nous-mêmes ou au moyen d'autrui. Nous ne savons rien sans le secours des sens; l'homme connaît ce qu'il sent ou au moyen de ce qu'il sent. Cela est évident, quel que soit le système que l'on adopte sur l'origine des idées; qu'on les suppose innées ou acquises, qu'elles nous viennent des sens ou qu'elles soient seulement éveillées par les sens. La connaissance que nous acquérons au moyen des sens est médiate ou immédiate. Les sens présentent directement les objets à notre intelligence; ou bien, des impressions que ces objets produisent, l'intelligence infère l'existence d'un ordre de phénomènes et de faits qui se dérobent aux sens, et même de faits placés au-dessus de la sphère des sens. Pour éviter les illusions des sens, il faut savoir, par l'attention et la comparaison, interpréter leurs témoignages. Du reste, les sensations trompeuses sont une source d'erreurs bien moins féconde que les passions qui meuvent notre esprit, que les idées dont nous sommes préoccupés. « Dominé par son opinion favorite, tourmenté du désir de trouver des preuves qui en établissent le mérite, l'homme, dit Balmès, étudie les objets, non pour apprendre, mais pour avoir raison. Aussi il y découvre tout ce qu'il cherche. »

Les connaissances acquises immédiatement par les sens forment la base de la science, non la science entière; sur cette base étroite s'élève un édifice si gigantesque, qu'à sa vue l'esprit étonné hésite, pouvant à peine croire à sa solidité. Là où les sens ne peuvent atteindre, l'entendement supplée à leur insuffisance en passant du connu à l'inconnu, des objets sensibles à ceux qui ne le sont pas. Cette transition suppose entre les objets des rapports de connexion et de dépendance; toute la difficulté est de saisir cette dépendance. On est porté à l'inférer de la coexistence et de la succession. De là de fréquentes erreurs, la coexistence et la succession n'étant pas toujours signes de dépendance. Balmès pose à ce sujet les deux règles suivantes: 1^o Lorsqu'une expérience prolongée nous montre deux phénomènes dont l'existence est simultanée, de telle sorte que l'apparition ou l'absence de l'un amène constamment l'apparition ou l'absence de l'autre; 2^o Si deux phénomènes se succèdent invariablement, de telle sorte que le premier soit toujours suivi du second, que l'existence de celui-ci ait toujours signalé la préexistence de celui-là, concluons sans crainte qu'ils sont liés entre eux par une certaine dépendance.

Il ne nous est pas toujours possible de nous assurer par nous-mêmes de l'existence des choses, et partant nous sommes forcés d'avoir recours au témoignage d'autrui. Pour valider ce témoignage, deux conditions, dit Balmès, sont nécessaires: 1^o que le témoin n'ait pas été trompé; 2^o qu'il ne cherche pas à nous tromper. L'absence de l'une de ces conditions enlève au témoignage toute autorité. Examinant, d'après ce critérium, la valeur des témoignages par lesquels on a coutume de chercher à s'instruire des événements accomplis en des temps et en des lieux éloignés, Balmès donne les règles suivantes pour servir à l'étude de l'histoire: 1^o Il faut tenir grand compte des moyens dont l'écrivain disposait pour connaître la vérité, et des probabilités qui existent pour ou contre sa véracité. 2^o Toutes choses

égales, on devra préférer un témoin oculaire, les récits successivement transmis étant comme ces courants dont les eaux emportent quelque chose du canal qu'elles parcourent. 3^o Parmi les témoins oculaires, choisissez, si d'ailleurs il y a égalité pour le reste, celui qui n'a point eu de part à l'événement, qui n'y a rien perdu. 4^o Préférez un historien contemporain, mais contrôlez son témoignage par celui d'un écrivain de la même époque, défendant des opinions et des intérêts différents, et ayez soin de séparer dans leurs écrits le fait des causes qu'ils lui assignent, des résultats qu'ils lui attribuent et des jugements qui leur sont personnels. 5^o Les écrits anonymes méritent peu de confiance; le public n'est pas tenu de croire à la véracité d'un écrivain qui, pour dire la vérité, met un voile sur son visage. 6^o Avant de lire une histoire, étudiez la vie de l'historien. 7^o Les œuvres posthumes, éditées par des inconnus ou ayant passé par des mains peu sûres, deviennent apocryphes et doivent être reçues avec défiance. 8^o Les histoires appuyées sur des mémoires inconnus et des titres inédits, les manuscrits dans lesquels l'éditeur affirme n'avoir fait que mettre de l'ordre, corriger le style et éclaircir certains passages, ne méritent d'autre confiance que celle qu'inspire l'éditeur. 9^o Les récits de négociations secrètes, de secrets d'Etat, les anecdotes piquantes sur la vie privée des personnages célèbres, sur de ténébreuses intrigues et autres faits du même genre, ne doivent être admis qu'après un examen sévère. S'il nous est si difficile de découvrir la vérité à la lumière du soleil, et pour ainsi dire à la surface du sol, qu'espérer lorsqu'il faut la chercher au milieu des ombres et dans les entrailles de la terre? 10^o Ajoutons peu de foi à ce qu'on nous raconte sur certains peuples très-anciens, sur certains pays très-éloignés de nous.

Après avoir exposé les règles au moyen desquelles on parvient à connaître l'existence d'un objet, Balmès formule celles qui, suivant lui, doivent nous guider dans nos recherches sur la nature, les propriétés et les relations des êtres. Il distingue quatre espèces de faits: les faits naturels, c'est-à-dire les faits soumis aux lois constantes et nécessaires de la création; les faits moraux, appartenant à l'ordre moral; les faits historiques ou sociaux, appartenant à l'ordre social; les faits religieux, qui relèvent d'une providence supérieure et extraordinaire. De là quatre sciences fondamentales, quatre branches de la philosophie: la philosophie de la nature, la philosophie morale, la philosophie sociale ou philosophie de l'histoire, et la philosophie religieuse. Dans l'étude des sciences, il faut apporter un esprit de prudence raisonnée, très-semblable à celle qui doit présider à nos rapports avec les hommes et les choses dans la conduite de la vie. Trois observations peuvent nous aider à acquiescer cet esprit de prudence qui constitue le véritable esprit philosophique: la première, que la nature intime des choses nous est presque toujours entièrement inconnue; la seconde, qu'il y a des problèmes insolubles, en face desquels l'esprit humain n'a qu'une chose à faire, constater son impuissance; la troisième, qu'il ne faut pas appliquer à tous les genres de connaissances le même mode de raisonnement, la même méthode.

Suivent des chapitres très-sensés sur la perception, le jugement, le raisonnement. Perception claire et vive, exacte et complète, jugement droit, raisonnement rigoureux et solide, voilà les qualités qui distinguent le penseur. Les perceptions de notre esprit seront vives et claires si, avec l'habitude d'être attentifs, nous avons acquis assez de discernement pour déployer en chaque circonstance les facultés adaptées à l'objet de notre étude, et si nous savons ne déployer que ces facultés. Les perceptions seront exactes et complètes si nous savons embrasser d'un coup d'œil et les parties constitutives d'un objet et les relations de ces parties entre elles. Pour être droit, le jugement doit se délier des propositions générales érigées en axiomes, des définitions inexactes mises en circulation comme monnaie de bon aloi, des suppositions gratuites, des préjugés. Le raisonnement, pour être rigoureux, n'a pas besoin de se préoccuper de la forme syllogistique; on ne raisonne jamais, dans la pratique, par syllogismes développés, mais seulement par syllogismes tronqués, par enthymèmes. Du reste, suivant Balmès, les grandes pensées ne sont point filles du raisonnement. Presque toutes les découvertes heureuses, les plus sublimes des plus précieuses conquêtes de l'esprit humain, sont dues à cette lumière spontanée et mystérieuse qu'on appelle l'inspiration. Le raisonnement contrôle et conserve, il n'invente pas.

Nous passons sur quelques chapitres qui nous paraissent les plus faibles du livre, et nous arrivons à l'entendement pratique, c'est-à-dire à la seconde partie de l'Art du bon sens. Dans l'ordre pratique, deux questions se posent à l'entendement: Quelle fin nous proposons-nous dans l'action? Quel est le meilleur moyen d'obtenir cette fin? Balmès montre comment les passions nous voient la fin que nous devons nous proposer et le moyen que nous devons choisir pour l'atteindre; en un mot, comment la logique pratique rentre dans la morale. Il analyse avec finesse et pénétration l'influence de l'orgueil, de la vanité, de la présomption, de la paresse sur les opérations de l'entendement. Est-ce La Bruyère ou Balmès

qui a fait ce portrait de l'orgueilleux: « Voyez! son regard impérieux exige le respect; ses lèvres respirent le dédain; sur toute sa physiologie déborde un contentement suprême, une confiance intime, absolue en son propre mérite; ses gestes affectés, compassés révèlent l'homme plein de lui-même, et qui porte avec une vénération respectueuse et jalouse sa propre supériorité. Il prend la parole: faites silence! Que si vous essayez de lui répondre, il vous interrompt et poursuit... Il se tait enfin de lassitude et d'épuisement; vous voulez saisir l'occasion longtemps attendue d'exposer votre pensée; vains efforts! le demi-dieu ne vous écoute pas; il est distrait, il adresse la parole à d'autres; à moins, toutefois, qu'absorbé dans une méditation profonde, les sourcils froncés, les lèvres entr'ouvertes, l'oracle ne se prépare à déployer de nouveaux les solennelles merveilles de son éloquence. » Et cet autre du vaniteux: « A-t-il fait une bonne action; par pitié, parlez! qu'il sache qu'elle vous est connue, que vous l'admirez; ne le faites pas languir; ne voyez-vous point qu'il brûle d'amener la conversation sur le sujet aimé? Cruel! qui ne voulez pas comprendre qu'il vous met sur la voie; qui le forcez, avec vos distractions, à devenir de plus en plus explicite, à vous supplier enfin! Avez-vous approuvé ce qu'il a fait, dit, écrit; quelle joie! Mais, remarquez: il doit tout à l'inspiration, à la fécondité de sa veine! Appréciez-vous comme il convient ces traits heureux, ces beautés exquises? De grâce, n'éloignez point vos yeux de ces merveilles; gardez-vous d'introduire autre chose dans la conversation; laissez-le jouir de son bonheur. Il n'est ni hautain, ni dédaigneux, ni même exclusif. Que d'autres soient loués, il ne s'en irrite point, pourvu qu'on lui fasse sa part. »

Bon sens, Bonne foi, par Emile de Girardin (1848; 24 février — 3 avril. Paris, Michel Lévy frères, libraires-éditeurs de Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques, 1848, in-18). Nous serions désolé, même à propos du plus téméraire des journalistes, de porter un jugement téméraire; mais il nous semble que rappeler à la suite du nom des éditeurs un ouvrage comme Jérôme Paturot, qui est bien plus une critique qu'un roman, cache une intention maligne. Si nous nous trompons, hâtons-nous de dire que nous avons pour excuse à notre jugement le dépit visible qui, de page en page, s'empare de l'auteur à la vue de ses leçons mal écoutées, et surtout cette épigraphe en manière de brevet, placée au frontispice de son livre par le moins modeste des gazetiers politiques: « Vous possédez à un degré supérieur la faculté essentielle de l'homme d'Etat: le bon sens. » P.-J. PROUDHON, 5 juin 1848. L'ouvrage, il faut encore noter cela, est dédié à ses ennemis par M. de Girardin. Disons-le tout de suite, en relisant après dix-huit années écoulées ce livre composé d'articles écrits au jour le jour, sous la pression des événements et de ce ton prophétique dont abuse trop souvent l'ancien rédacteur de la Presse, nous comprenons plus que jamais cette épithète: les Importants, par laquelle on peignait, au lendemain de février, ceux qui, comme lui, prétendaient au monopole exclusif d'enseigner la parole politique. M. de Girardin est resté le grand lama des Importants: les choses n'ont mal tourné en France que parce qu'on ne tint pas compte de ses prédictions. C'est du moins ce qui résulte de la lecture de *Bon sens, Bonne foi*.

Raconter le livre n'est pas chose faisable; ce n'est même pas chose utile; car toute cette encre qui, comme une lave, se répandait à travers les esprits et mettait les têtes en feu, s'est refroidie et figée; il en résulte quelque chose de factice; l'œil distrait n'a plus une flamme pour cette passion morte, pour ce feu éteint. Aux catacombes de l'histoire, se dit-on malgré soi, tous ces mots qui n'ont plus de sens, toutes ces colères qui détonnent au lieu de tonner!!! Que nous veulent aujourd'hui ces titres à effet, ces maximes hachées menu, ces mots qui sont des phrases, ces phrases qui sont des discours, ces discours qui sont des proclamations? Quel était donc ce dictateur de la plume qui avait nom Emile de Girardin, s'écrieront plus tard les archéologues en quête de matériaux pour l'histoire, en essayant la poussière de ces tirades émoussées? Ce qu'il était, bonnes gens? Un composé singulier où bon sens et bonne foi entrent assurément, mais où resplendit avec une audace sans pareille le moi médén. Ce moi éclate sur un air de bravoure à chaque page, à chaque ligne, à chaque mot, dans *Bon sens, Bonne foi*, modeste in-18 né pour sauver la République, qui, l'ingrate, n'a pas voulu être sauvée. Dans ce livre, que quelques dates préserveront d'un complet oubli, l'auteur embouche superbement ce clairon des batailles, dont tout le monde connaît les ritournelles et qui n'est souvent qu'un mirilton, mirilton autour duquel s'enroulent des charades et des logoglyphes politiques à la portée de toutes les intelligences. La préface est datée de la Prison de la Conciergerie, 3 juillet, et cette circonstance ajoute encore à l'effet de cette dédicace laconique: A mes ennemis! Quel homme que celui qui, couché sur la paille humide des cachots, dédia son œuvre à ses ennemis! Les ennemis de M. de Girardin ont-ils senti le remords envahir leur âme? Nul autre que Dieu seul le saura jamais. Toutefois, on a quelque petite envie de sourire en songeant à ces incré-

dules terribles qui tenaient dans les fers un homme dont les mains étaient pleines de bon sens et de bonne foi: « On s'est étonné de la justesse de mes prévisions, s'écrie du fond de son cachot M. de Girardin; en effet, elle a dû, en plus d'une circonstance, paraître étonnante à ceux qui n'observent les hommes et les événements qu'avec des yeux prévenus; si j'ai été clairvoyant, le mérite en appartient tout entier à ces deux instruments d'une précision rigoureuse: le Bon sens, la Bonne foi, dont l'astronomie politique se sert trop rarement. En m'exprimant ainsi, je ne me vante pas; je vante seulement le Bon sens, la Bonne foi. » Ainsi il est bien entendu que l'auteur ne se vante pas, il ne se vante jamais, et quand il assure que la justesse de ses prévisions a dû paraître étonnante, c'est sans vanité aucune. Dont acte.

« Bon sens, bonne foi, dit M. de Girardin expliquant son titre: Ce sont les deux extrêmes du fil qu'il faut s'appliquer à chercher en toute question qu'on ne sait comment résoudre, en toute complication d'où l'on ne sait comment sortir.

« Ce que la bonne foi n'a pu dénouer, le bon sens le dénouera.

« A l'union fraternelle du bon sens et de la bonne foi, il est peu de difficultés qui résistent.

« La bonne foi fait la force, et le bon sens le succès.

« Duplicité, génie ont été les deux coins de toute grande politique dans le passé; bonne foi, bon sens, seront les deux coins de toute grande politique dans l'avenir.

« La politique tend à se simplifier. »

Toutes ces choses sont assurément pleines de bon sens et pleines de bonne foi; mais il nous semble que les oracles sibyllins ne devaient pas affecter une forme plus solennelle pour s'imposer à la crédulité de la Rome antique. Ecoutez encore:

« Toute politique est simple lorsqu'elle est droite. Plus elle est droite, plus elle sera grande.

« Toute politique est simple lorsqu'on ne la complique pas par des rouages inutiles, des rivalités imaginaires, des défiances injustes, des craintes exagérées.

« Toute politique est facile dès qu'elle est simple. Il faut la rendre simple pour la rendre facile.

« Le moyen de la rendre facile, c'est de la réduire à ces termes: bon sens, bonne foi.

« Le bon sens en fera la solidité;

« La bonne foi en fera la grandeur.

« Le moyen de la rendre simple, c'est de ne jamais mettre en contact deux principes qui s'excluent, etc. »

« Rien de plus radical et de plus conservateur que le bon sens.

« Le bon sens est radical; car, ce qu'il veut, c'est la conservation de tout ce qui concourt essentiellement à la durée des sociétés, au bien-être des peuples, au progrès de la civilisation. »

Il s'agit bien, ô médecin politique! de nous inviter au bon sens; montrez-nous plutôt comment on l'acquiert et à quoi on le reconnaît, ce bon sens. Prouver à un homme enrhumé qu'il a un rhume et lui démontrer que, s'il n'était pas enrhumé, sa santé serait parfaite, cela est affaire aux La Palisse de la science. Les vrais docteurs ne se bornent point à tâter le pouls des malades, ils les guérissent ou leur enseignent à se guérir. Guérissez-nous, enseignez-nous à nous guérir; inutile de nous rassurer ce que nous ne savons que trop, savoir: que nous sommes enrhumés. Cette théorie, si c'en est une, n'est d'ailleurs ni plus neuve ni plus féconde que celle qui consisterait à proclamer que pour voir il faut des yeux. Le bon sens, c'est l'œil de l'âme; mais que de myopes, que de presbytes! Vantez le bon sens à celui qui n'a pas cet œil, c'est vanter la lumière aux aveugles. Quittons donc le domaine des abstractions, apprenons aux aveugles d'esprit à distinguer ce qui est le bon sens de ce qui ne l'est pas; construisons des lunettes à l'usage de ceux qui ont la vue faible. Sinon on nous dira toujours: « Où s'arrête le bon sens, jusqu'où va la bonne foi? » On nous dira: « Ce qui vous paraît être le bon sens à vous, nous paraît à nous l'erreur et le paradoxe. » Que répondrons-nous à cela? Car si la bonne foi se prouve au besoin, il n'en est pas de même pour le bon sens, et la preuve, c'est que la plupart des hommes illustres qui ont possédé cette belle qualité ont été incompris, bernés, martyrisés même. Donc, baser la politique sur le bon sens et la bonne foi, c'est à peu de chose près parler pour ne rien dire; la prétention de tout homme, du petit au grand, du premier au dernier, étant justement de posséder le vrai bon sens et d'agir conformément à ce don aussi rare que précieux. Ainsi la théorie, quant à l'application absolue, sonne creux; elle se résume en ces mots vides dont chacun de nous se décore trop complaisamment, en reprochant durement aux autres de n'avoir ni bon sens ni bonne foi. Ah! que nous ferions plus sagement, au lieu de créer des devises qui ne sont que des trompe-l'œil, de trouver des mots susceptibles de renfermer des idées! Oui, faisons des mots qui contiennent des idées; on nous écouterait; puis enseignons l'application de ces idées qui, si elles sont justes et fécondes feront dire que nous avons ce que nous prétendons avoir: bon